

Francia – Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Bd. 35

2008

DOI: 10.11588/fr.2008.0.44938

Copyright

Das Digitalisat wird Ihnen von perspectivia.net, der Online-Publikationsplattform der Stiftung Deutsche Geisteswissenschaftliche Institute im Ausland (DGIA), zur Verfügung gestellt. Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

JOHANN CHAPOUTOT

LA TRAHISON D'UN CLERC?

Bergson, la Grande Guerre et la France¹

On sait ce que Julien Benda, dans un essai fameux publié en 1927, reproche aux clercs, hommes de lettres investis dans le débat public que, depuis l'affaire Dreyfus, on nomme les intellectuels: ils ont renoncé à l'universel pour se faire les apôtres du particulier, ils ont abdiqué l'absolu pour adorer le contingent, ils ont épousé les passions dominantes du temps au lieu de les considérer avec la distance critique propre à leur état et à leur vocation, ils ont accrédité la force du préjugé contre l'autorité du jugement. Sont avant tout visés Nietzsche, Sorel, Maurras, Barrès et Péguy, mais aussi Bergson, que Benda connaît bien pour l'avoir déjà abondamment lu et commenté dans trois ouvrages précédents², et qu'il cite à de nombreuses reprises dans »La trahison des clercs«.

Deux événements ont scandé la route de Benda vers cet essai accusateur: l'affaire Dreyfus, et la Première Guerre mondiale. L'affaire Dreyfus parce que, s'étrangle-t-il, on vit des clercs renoncer à la »justice absolue« et »ne vouloir qu'une justice adaptée à la France, à son génie spécial, à son histoire spéciale, à ses besoins spéciaux«³ et la seconde parce que ces intellectuels qui, depuis toujours, avaient »prêché la dissolution des égoïsmes nationaux dans le sentiment d'un être abstrait et éternel se sont mis à flétrir tout sentiment de ce genre et à proclamer la haute moralité de ces égoïsmes«⁴. Or si Bergson n'eut rien d'un antidreyfusard, il ne fut pas dreyfusard non plus, pas même *in petto*. À partir de 1914, cependant, il eut comme homme public un engagement qui tombe pleinement sous le coup des accusations de Benda: particularisme national contre universalisme rationnel, préjugé xénophobe contre jugement honnête, passion contre détachement. Le dossier est connu, les textes furent retentissants, et embarrassent considérablement les bergsoniens: comment le distingué professeur du collège de France, l'incarnation de l'intellectuel Belle Époque, a-t-il pu hennir, entre 1914 et 1919, un nationalisme germanophobe auquel feu Déroulède n'aurait rien trouvé à redire? Comment a-t-il pu donner voix aux stéréotypes les plus grossiers et accréditer l'idée que l'affrontement franco-allemand était, selon ses propres mots, »la lutte de la civilisation contre la barbarie«?

1 Cet article est la version développée d'une conférence prononcée lors du colloque »Bergson und Deutschland – Hundert Jahre *Évolution créatrice*, 1907–2007, Mainz, 4.–7. Juli 2007«, organisé par Matthias Vollet (Universität Mainz) et Arnaud François (Université Lille III).

2 Julien Benda a publié trois livres sur Bergson, de 1912 à 1914: »Une philosophie pathétique«, »Le bergsonisme, une philosophie de la mobilité«, »Sur le succès du bergsonisme«.

3 Julien BENDA, *La trahison des clercs*, Paris ²2003, p. 208–209.

4 *Ibid.*, p. 195.

Bergson n'éprouvait aucun intérêt pour les biographies de philosophes. Peut-être, comme le dit plaisamment Bourdieu, parce qu'il n'était pas intéressé par les histoires de gens sans histoires. Peut-être aussi parce qu'il savait que, dans une France où, comme partout ailleurs en Europe avant 1945, l'antisémitisme n'avait rien d'obscène, sa biographie propre contenait des éléments qui pouvaient lui être tenus à charge. Né à Paris en 1859 d'un père juif polonais et d'une mère irlandaise, il vit à Genève de 1863 à 1868, puis rentre à Paris, alors que sa famille s'installe à Londres. Il étudie au lycée Condorcet, entre en classes préparatoires à Henri IV, puis est reçu à l'École normale supérieure grâce à une bourse qui lui a été attribuée par la communauté juive de Genève. Après son succès au concours de l'agrégation en 1881, qui lui permet de toucher un salaire, il ne juge pas bon de remercier les juifs genevois. Est-il donc problématique d'être juif en France dans la première moitié du XX^e siècle? Écoutons Léon Blum (1872–1950), de treize ans le cadet de Bergson, dans son fameux discours de Luna Park, en 1936: »Je suis un Français – car je suis Français – fier de son pays, fier de son histoire, nourri autant que quiconque, *maghré ma race*⁵, de sa tradition⁶. Qui eût douté que le président du Conseil fût français? Beaucoup de gens, dans un pays où un député, Xavier Vallat, peut se permettre, le 6 juin 1936, d'accueillir l'investiture de Blum en ces termes: »Ce jour est incontestablement une date historique: pour la première fois, ce vieux pays gallo-romain va être gouverné par un juif«.

Blum et Bergson sont deux bourgeois cultivés, normaliens, puissamment intégrés à la République par leur *cursus honorum* méritocratique et les charges qu'ils revêtent: professeur au Collège de France, académicien pour l'un, conseiller d'État et président du Conseil pour l'autre. L'un comme l'autre, pourtant, auront toute leur vie à démentir les soupçons, à déjouer les procès en altérité, à réaffirmer leur qualité de français, jusqu'à la fin, jusqu'à Vichy: Bergson connaîtra, avant de mourir, l'ignominie du premier statut des juifs (1940) et Blum celle du procès de Riom (1942).

Blum et Bergson ont vécu dans la France d'Édouard Drumont, de Maurice Barrès, de l'affaire Dreyfus. La France est certes un modèle d'intégration des juifs, depuis l'émancipation intervenue en 1791, mais, dans la France de la défaite, le regard s'est tourné, après 1871, vers quiconque était soupçonné d'être un élément étranger au corps meurtri de la nation vaincue. L'affaire Dreyfus en témoigne assez: un juif alsacien, un élément allogène, introduit au cœur des grandes écoles et de l'État, polytechnicien, officier d'état-major, est accusé d'avoir trahi la France en vendant des secrets militaires à l'Allemagne.

Unaniment reconnu coupable, Dreyfus est seul jusqu'à la grande mobilisation des clercs qui, à cette occasion d'ailleurs, deviennent les intellectuels. Le cœur nucléaire de la mobilisation que, à l'époque, on appelle révisionniste⁷, est l'École normale supérieure grâce à Lucien Heer, ancien élève et bibliothécaire, mais aussi à Jean Jaurès, ancien condisciple de Bergson rue d'Ulm et ténor de la révision du procès. Au moment de l'affaire, Bergson est, quant à lui, professeur au lycée Henri IV,

5 C'est nous qui soulignons.

6 Léon BLUM, Discours politiques. Présentation par Alain BERGOUNIOUX, Paris 1997, p. 198.

7 Intéressantes tribulations dé- et connotatives d'un mot qui désigne d'abord les partisans de la révision du procès de Dreyfus, puis ceux de la révision de traité de Versailles, avant de venir qualifier ceux que l'on nomme plus adéquatement »négationnistes«.

puis maître de conférence à l'École normale supérieure (1898–1900), avant son élection au Collège de France.

Qu'a fait Bergson pendant l'affaire Dreyfus? Rien. Il est resté coi. La grande lutte entre l'universel (principe de justice) et le particulier (respect de l'armée et de la patrie, même au prix d'une injustice) le laisse muet. Non que l'affaire l'indiffère, mais elle semble l'inquiéter: tant de bruit! tant d'attention publique vouée à ce que lui-même appelle »la question juive«, qu'il pose et pense d'ailleurs dans des termes semblables à ceux des antisémites: l'intégration ou l'assimilation au corps national d'un élément étranger. L'intégration des juifs à la France se fait, et plutôt bien, Bergson en est l'exemple achevé – pourquoi donc en parler? Pourquoi ouvrir une plaie entre le corps français et le greffon juif? Là où on en parle, les actes violents succèdent aux mots emportés: la Russie, où le Pogrom, autant la pratique que le mot, gagne droit de cité, et la Pologne en témoignent. Bergson semble ressentir un certain malaise vis-à-vis d'une affaire qui eût dû se limiter à la technique et pudique discrétion des prétoires, une simple affaire judiciaire, et non, grands dieux, cette »guerre civile« qui a divisé la France.

Les seuls propos que l'on connaisse à Bergson sur l'affaire Dreyfus témoignent de sa réserve et de sa désapprobation. Gilbert Maire, dans »Bergson, mon maître«, rapporte en 1935 des propos très durs du philosophe sur la naturalisation des juifs, tenus en 1914: l'affaire Dreyfus »se ramène dans son fonds à une question de naturalisation«, dont »tous les étrangers, Juifs ou non, sont loin d'être dignes«⁸.

Bergson n'a donc pas tenu la notion d'intellectuel sur les fonts baptismaux de l'engagement dreyfusard. Dans un pays où »La France juive« de Drumont (1886) s'est vendue à des centaines de milliers d'exemplaires, faisant l'objet de dizaines de rééditions, il serait excessif de l'en blâmer. Pour vivre, travailler et faire carrière, le juif en Bergson se fait petit, d'autant plus que le Quartier latin est, jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, tenue par la droite et l'extrême droite: les étudiants de la Sorbonne n'ont rien des sympathiques chevelus de mai 68, il s'agit plutôt de petits messieurs vindicatifs et prompts à faire le coup de poing ou à jouer de la canne plombée pour le compte de l'Action française. Les Camelots du roi sont une corporation redoutée, qui, par leurs violences et leurs chahuts, font annuler des mois entiers de cours, comme en témoigne le cas de Thalamas⁹. Parfaitement intégré à une République dont les institutions ont consacré son statut social et son pouvoir intellectuel, Bergson ne veut aucunement entrer en débat avec les contempteurs des »métèques« fustigés par Maurras. Bergson ne souhaite pas donner d'arguments à ceux qui le disqualifient comme allogène, d'autant moins qu'entre 1910 et 1914, sa judéité a été très exposée, publiquement fustigée par une campagne de l'Action française et des ultramontains du journal intégraliste »L'Univers«. En 1914, Léon Daudet, toujours nuancé, fustige le »petit juif tarabiscoté Bergson«¹⁰. Jacques Maritain, lui, avait instruit, en thomiste

8 Cité dans: François AZOUVI, *La gloire de Bergson. Essai sur le magistère philosophique*, Paris 2007, p. 309.

9 Ancien professeur d'histoire en seconde au lycée Condorcet, Amédée Thalamas avait parlé au conditionnel des voix entendues par Jeanne d'Arc. Il avait vu son cours en Sorbonne violemment interrompu par les Camelots du Roi en décembre 1908.

10 AZOUVI, *La gloire de Bergson* (voir n. 8), p. 308.

converti, le procès de »L'évolution créatrice« dans un article de »La revue philosophique« qui sera versé au dossier de l'index de l'Église catholique et romaine, qui devait bientôt en interdire la lecture¹¹.

C'est dans ce contexte un peu obsidional que Bergson devient, en 1914, un des hérauts de la mobilisation générale contre l'Allemagne. L'engagement nationaliste a-t-il été chez lui une manière d'attester de sa nationalité? On peut légitimement en faire l'hypothèse. La guerre de 1914 a été pour les juifs, français comme allemands du reste, l'occasion de prouver leur attachement à la nation: ceux qui, en ces temps de cristallisation des identités nationales, étaient stigmatisés comme apatrides pouvaient ainsi se révéler pleinement patriotes.

Bergson est en outre, peut-être, d'autant plus vigoureux dans ses propos qu'il ne peut être patriote par ses actes: c'est la seconde fois qu'il reste à l'écart des combats. Rentré à Paris en 1868, Bergson est scolarisé à Condorcet quand survient la guerre contre la Prusse, la défaite et la Commune. Il a onze ans: il n'a pas fait la guerre, mais ressent l'humiliation de la défaite et en supporte les conséquences. En 1914, c'est trop tard: il a 55 ans, trop âgé pour être mobilisé sur le front. Alors que tant d'autres s'engagent avec vigueur, comme les philosophes Alain et Charles Péguy, dont la mort en août 1914 le bouleverse, Bergson reste à Paris, trop heureux de s'exposer enfin physiquement lorsque, en 1917, il doit traverser l'Atlantique pour achever de convaincre le Président Wilson de déclarer la guerre à l'Allemagne. Ses deux missions, sa quadruple traversée d'un Océan atlantique soumis au feu des torpilles allemandes, où, sous les eaux, veille le *Wolfpack* des *U-Boote*, représentent un réel danger. Le gilet de sauvetage, rapporte Bergson, est obligatoire pour toute la durée de la traversée. Dans un texte postérieur à la guerre, »Mes missions«, le penseur de l'élan vital observe avec lucidité: »Au fond, ceux qui ne pouvaient combattre au front se reprochaient toujours à peine consciemment de vivre en parfaite sécurité, alors que nos soldats étaient exposés à des dangers mortels. À courir enfin un risque, on se sentait rentrer dans des conditions normales et pouvoir être un peu moins mécontent de soi-même«¹². Pour être moins mécontent de soi-même, il est possible que Bergson ait voulu compenser l'absence d'actes par la radicalité du discours. L'historien Christophe Prochasson note que Bergson »fut bien l'exemple caractéristique d'intellectuels français dont la conscience malheureuse souffrait pour la première fois d'avoir un corps inutile«¹³. Au complexe de l'intellectuel éloigné des théâtres d'opérations s'ajoutait le traditionnel complexe du survivant.

Voilà des éléments de biographie qui peuvent justifier l'engagement patriotard de Bergson. Peuvent-ils expliquer l'outrance des propos tenus par le philosophe? Là encore, on serait mal avisé de lire le texte en faisant abstraction du contexte. Bergson ne fut pas le seul héraut d'un chauvinisme germanophobe du monde intellectuel: il est

11 Ibid., p. 164–166.

12 Henri BERGSON, *Mes missions*, dans: *Mélanges. L'idée de lieu chez Aristote, Durée et simultanéité, correspondance, pièces diverses, documents. Textes publiés et annotés par André ROBINET; avec la collaboration de Marie-Rose MOSSÉ-BASTIDE, Martine ROBINET et Michel GAUTHIER*, Paris 1972, p. 1565.

13 Christophe PROCHASSON, Anne RASMUSSEN, *Au nom de la patrie. Les intellectuels français et la Première Guerre mondiale, 1910–1919*, Paris 1996, p. 194.

certes une des trois figures de proue, avec Ernest Lavisse et Émile Durkheim, de la mobilisation intellectuelle des plus grandes institutions du savoir français, Sorbonne, École normale supérieure et Institut de France. Mais cette mobilisation intellectuelle est un phénomène général qui dépasse de loin ces trois individualités. Le paisible médiéviste Joseph Bédier, à qui nous devons encore une édition de «Tristan et Iseut», publie en 1915 un ouvrage intitulé «Les crimes allemands d'après les témoignages allemands», traduit en plusieurs langues et diffusé par la France dans le monde entier. La même année, Albert Mathiez, fervent spécialiste de Robespierre publie chez le très sérieux éditeur Alcan, un ouvrage fort opportun sur «La victoire de l'an II», tandis que le sociologue socialiste et durkheimien Henri Bourgin publie un ouvrage dont le titre ne sacrifie guère au culte de l'implicite, «L'Allemagne, puissance du mal». Plus mesuré et plus fidèle à la pudeur de l'universitaire, Durkheim, alsacien d'origine, traque dans un ouvrage sous-intitulé «La mentalité allemande et la guerre»¹⁴, les raisons du conflit, accréditant l'idée que seul le pangermanisme a conduit à la guerre: le titre, explicite, met en accusation «L'Allemagne au-dessus de tout», ce «Deutschland, Deutschland über alles» de l'hymne de Fallersleben censé exprimer une volonté inouïe de domination universelle. Christophe Prochasson et Anne Rasmussen citent des dizaines de titres de cet acabit¹⁵: nombreux sont donc les caciques de l'intellectualité officielle française à avoir mis leur plume en baïonnette entre 1914 et 1918. Quant à Durkheim et Lavisse, ils unissent leurs compétences et mobilisent leurs réseaux pour diriger les «Lettres à tous les Français», publiées en 1916¹⁶. Lavisse y fustige le «militarisme prussien» et la régression vers la barbarie d'une Allemagne «où la décroissance intellectuelle ne fait plus de doute»¹⁷: quid de l'atrophie dont témoignent ces mots?

La dénonciation de l'*hybris* démesurée de l'Allemagne devient un lieu commun, tandis que le pangermanisme se trouve érigé au rang de catégorie pan-explicative, dans une «historiographie immédiate»¹⁸ que les éditeurs accueillent en créant des collections idoines et en publiant des textes où l'outrance le dispute au ridicule. Camille Jullian, dans «Notre Alsace», écrit en 1916 que, dès l'Antiquité, l'Alsace appartenait à la «patrie gauloise» tandis que biologistes et médecins, qui ne sont pas en reste, traquent dans les glandes des corps allemands les sécrétions qui trahissent leur foncière animalité. Le «nationalisme scientifique remplace l'intelligence»¹⁹, notent Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker, qui constatent une abdication généralisée du sens critique: l'intelligence devient purement instrumentale – Paul Nizan s'en fera le justicier talentueux et révolté dans «Les chiens de garde» – et les différentes unions sacrées nationales ont raison, dès l'été 1914, de la république des lettres. L'*universitas* des savants et des doctes vole en éclats, tout comme l'Internationale socialiste et son pacifisme révolutionnaire, mort au moment même où Jaurès est abattu.

14 Émile DURKHEIM, «L'Allemagne au-dessus de tout». La mentalité allemande et la guerre, Paris ²1991.

15 PROCHASSON, RASMUSSEN, Au nom de la patrie (voir n. 13), p. 194–200.

16 Émile DURKHEIM, Ernest LAVISSE, Lettres à tous les Français, ²1992.

17 PROCHASSON, RASMUSSEN, Au nom de la patrie (voir n. 13), p. 197.

18 Ibid., p. 198.

19 Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, Annette BECKER, 14–18. Retrouver la guerre, Paris 2000, p. 179.

Fascinés par une science allemande érigée en modèle depuis 1870, ayant vécu ce que Claude Digeon a appelé la « crise allemande de la pensée française »²⁰, plusieurs générations de savants et d'intellectuels français s'empressent, en 1914, de brûler ce qu'ils ont adoré, trop heureux de pouvoir dénoncer ce que Édouard Herriot appelle « le mensonge allemand »²¹: une fausse intellectualité, une exemplarité usurpée, l'une et l'autre revenant de droit à la France, patrie et réalisation de l'universel.

On constate chez les intellectuels une forme de revanche psychologique dans ce défoulement dénonciateur, une violence d'apostat, donc, quoique bien Bergson se défende d'avoir jamais rien apprécié dans la philosophie allemande: ses inspirations sont britanniques, il ne doit rien à l'Allemagne.

S'estimant libre de toute dette envers une Allemagne qui lui apparaît, nous le verrons, comme exclusivement débitrice et imitatrice, Bergson peut voir dans la guerre la lutte de la civilisation contre la barbarie. Sincèrement indigné par le viol de la neutralité belge, Bergson, président de l'Académie des sciences morales et politiques, prononce ès qualités un discours célèbre le 8 août 1914. Il y rend un hommage appuyé à la valeur et au courage du peuple belge et de son roi²² qui, refusant le fait accompli, s'est dressé face à l'envahisseur pour protéger son territoire ainsi que les conventions internationales foulées aux pieds par la soldatesque allemande. « Saluons le petit peuple à la grande âme », s'exclame Bergson pour exprimer reconnaissance et admiration au David belge dressé face au Goliath germanique. Cette antithèse du fort et du faible permet à Bergson d'introduire son interprétation du conflit: « La lutte engagée contre l'Allemagne est la lutte même de la civilisation contre la barbarie ». Cette phrase lui a été reprochée, notamment par ses confrères allemands, navrés de tant de virulence²³. Intellectuels et professeurs allemands réagirent en octobre 1914 par un « Aufruf an die Kulturwelt », qui tente, avec maladresse, de renvoyer l'accusation aux Français²⁴. Malgré son évidente outrance et les débats qu'elle a suscités, cette phrase est loin d'être un hapax dans les propos de guerre de Bergson. Constamment réitérée, sous une forme ou sous une autre, elle en constitue bien plutôt l'axe vertébral: le 12 décembre 1914, à l'Académie des sciences morales et politiques, il estime la « civilisation » confrontée à un « retour offensif de la barbarie », une lecture qui ne se démentira pas jusqu'en 1919.

20 Claude DIGEON, *La crise allemande de la pensée française, 1870–1914*, Paris 1959.

21 Stéphane AUDOUIN-ROUZEAU, Annette BECKER, 14–18. Retrouver la guerre (voir n. 19), p. 169.

22 Dans un article ultérieur, intitulé « Hommage au roi Albert et au peuple belge » et publié fin décembre 1914 dans: *Mélanges* (voir n. 12), p. 1129–1130, Bergson fait d'Albert de Belgique, qui a fait des études de philosophie, un roi-philosophe semblable à Marc-Aurèle: « Deux fois, au cours des siècles, elle [la philosophie] a brillé autour d'un trône » (p. 1130). Il suggère ainsi une opposition entre Marc-Aurèle, empereur sage, et ce pauvre Dr. Faust allemand, qui vend son âme au diable Bismarck.

23 Arnaud François a consacré un excellent article à l'indignation polémique que provoquent, en Allemagne, ces propos. Les collègues allemands viennent opportunément rappeler au philosophe français tout ce qu'il doit à l'Allemagne, l'accusant même d'avoir purement et simplement plagié Schopenhauer. Cf. Arnaud FRANÇOIS, Bergson plagiaire de Schopenhauer? Analyse d'une polémique, dans: *Études germaniques*, 2005, vol. 60, n°3, p. 469–490.

24 Stéphane AUDOUIN-ROUZEAU, Annette BECKER, 14–18. Retrouver la guerre (voir n. 19), p. 171.

Cette antithèse n'est pas propre à Bergson, qui n'est là que le porte-voix d'un topos rebattu. Depuis la crise rhénane de 1841 et, surtout, depuis la défaite de 1871, l'Est est volontiers désigné comme l'éternel foyer des invasions barbares. Une abondante iconographie, de presse notamment, réactive la figure du Hun et du Vandale, les manuels scolaires exaltent la victoire des Champs catalauniques (451), omettant de préciser qu'il s'agit d'une victoire romano-germanique contre Attila. Il est plaisant, au passage, de constater que chacun possède son Est à lui: les Allemands, pour leur part, regardent l'arriération slave avec condescendance et effroi. Les historiens français, quant à eux, s'attardent, depuis Augustin Thierry au moins, sur le thème des invasions barbares²⁵ qui auraient plongé la belle et claire civilisation gallo-romaine dans les ténèbres des âges obscurs, alors que les Allemands parlent plus volontiers de *Völkerwanderungen*, de migrations lentes et progressivement assimilées, enrichissantes plus que destructrices: historiographie contre historiographie, concept contre concept, dans une querelle où le polémique le dispute à l'épistémologique.

On peut également lire chez Bergson des réminiscences hugoliennes. En 1870 et 1871, Victor Hugo, rentré d'exil et accablé par le sort de la patrie, multiplie les discours où il fustige la brutalité et la barbarie germaniques. Hugo, par la violence de ses diatribes, crée un topos discursif dont Bergson n'a qu'à s'emparer. Hugo écrit ainsi, en 1872:

»La civilisation sous sa forme la plus haute, qui est la République, a été terrassée par la barbarie sous sa forme la plus ténébreuse, qui est l'Empire germanique [...]. C'est le moyen âge qui met la griffe sur la Révolution [...]. La revanche est fatale. La force des choses l'amène. Ce grand dix-neuvième siècle, momentanément interrompu, doit reprendre et reprendra son œuvre.«

La marche du progrès, entravée par la »pesante masse tudesque victorieuse« et le »lourd caporalisme allemand«²⁶ est vouée à se poursuivre, grâce à la légèreté et à la force de l'idée française.

Que les propos de Bergson n'aient, dans le contexte français de l'été et de l'automne 1914, rien d'excessif est éloquemment démontré par un discours d'Albert Sarraut, grande figure radicale et radicale-socialiste et, en 1914, ministre de l'Instruction publique. Voici quel sens le ministre attribue à l'inauguration des nouvelles salles du lycée de Bordeaux et quelle mission il assigne à l'éducation française:

»C'est bien, cette fois encore, contre la bête humaine en arrêt d'évolution, c'est contre le Hun des âges abolis, qui a changé d'armure sans changer de conscience, oui, c'est bien contre le vandale resté le même après quinze siècles de progrès humain que, comme le chevalier étincelant de jadis, la France latine a tiré l'épée.

25 Dans la préface qu'il rédige à l'ouvrage de René VIVIANI, *La mission française en Amérique*, 24 avril–13 mai 1917, Paris 1917, Bergson présente Joffre comme »l'homme qui avait arrêté net le flot des barbares et sauvé la civilisation« lors de la bataille de la Marne, dans: *Mélanges* (voir n. 12), p. 1249. Le mythologème du barbare déferlant est ici réinvesti à plein.

26 Victor HUGO, *Lettre aux rédacteurs de La Renaissance*, 1^{er} mai 1872, dans: Victor HUGO, *Œuvres complètes – Politique*, Paris 1985, p. 845–846.

C'est, de nouveau, le choc violent de la civilisation et de la barbarie, la lutte de la lumière et de l'ombre. La horde vile retourne au blasphème impie des clartés. Surtout, c'est au rayonnant génie français qu'insulte sa pire fureur. La haine allemande pour la France est celle de la chose qui rampe contre la chose qui éblouit, la haine du reptile pour l'étoile. Elle hait, dans l'âme française, le reflet le plus pur de la conscience universelle. Elle hait, d'une férocité jalouse, sa science, sa culture, son esprit, son cœur, sa tradition. Sa tradition avant tout! Car elle sait que la France est la nation-lumière. Elle est la gloire du patrimoine humain et la seconde patrie de tout homme qui pense. Son domaine est la glèbe élue des moissons dont s'est nourrie la pensée des peuples. Toutes les grandes idées qui ont transfiguré l'âme et le visage du monde ont jailli sur son sol. Elle est la terre classique de l'idéalisme, de la chevalerie, de la bonté, de l'altruisme²⁷.

La violence inouïe de la charge ministérielle ferait presque passer Bergson pour un aimable germanophile et un courtois savant plein d'une académique réserve.

On voit à ces déclarations que les propos publics du philosophe n'ont rien d'exorbitant ni d'original. Il demeure que l'engagement public d'un philosophe est toujours source d'interrogations, surtout quand il adopte avec entrain ou ferveur la rhétorique dominante du temps: il y a dans le malaise ressenti à la lecture de ces propos un peu, *ceteris paribus*, de celui que l'on éprouve à lire les proclamations du *Führer und Rektor* de l'université de Fribourg-en-Brisgau, Martin Heidegger, entre mai 1933 et février 1934. On a tenté de déceler dans les propos de Bergson une signification autre que la brutalité du chauvinisme et la trivialité des stéréotypes, mais force est de constater que Bergson adopte et utilise, avec la clarté et le talent d'exposition qui lui sont coutumiers, les registres et les thèmes de la germanophobie la plus éculée, même s'il tente de les formuler dans des termes qui lui sont chers et qu'il réinvestit, dans des réquisitoires au fond très banals, quelques problématiques qui lui tiennent à cœur.

Dans le premier et court discours du 8 août 1914, il se borne, comme tant d'autres, à s'indigner de la »brutalité et [du] cynisme de l'Allemagne«, de son »mépris de toute justice et de toute vérité«. Aux yeux de Bergson comme de beaucoup, le viol de la neutralité belge met l'Allemagne au ban des nations, il en fait un *hostis humani generis*, un »ennemi du genre humain«²⁸ comme il l'écrit en 1917, c'est-à-dire une personne en contravention ouverte avec toutes les dispositions et usages du droit des gens, coutumier comme conventionnel²⁹. Ponctué et conclu par un résolu »Vive le Droit! Vive la France!« qui assimile explicitement l'une à l'autre, ce premier discours pose l'antithèse de la civilisation (française) à la barbarie (allemande) selon la modalité

27 Albert SARRAUT, extraits du discours prononcé à l'occasion de l'ouverture des classes du lycée de Bordeaux, le 2 octobre 1914, Bulletin administratif du ministère de l'Instruction publique, 3 octobre 1914, n°2144, p. 445-446.

28 Henri BERGSON, Préface à l'ouvrage de René VIVIANI, La mission française en Amérique, 24 avril-13 mai 1917, Paris 1917 dans: Mélanges (voir n. 12), p. 1252.

29 *Hostis humani generis* est un terme de droit international qui désigne habituellement les pirates ainsi que, plus récemment, les génocidaires et les terroristes, soit quiconque se met en marge de droit des gens.

juridique: l'Allemagne est barbare, car elle réintroduit le mensonge et la force contre le droit. Force de régression, puissance animale attardée, l'Allemagne ne connaît que »la force brutale, avec son cortège de ruses et de mensonges«³⁰. Le droit ne lui apparaît que comme la simple empreinte du fait, des chiffons de papier venant consigner la volonté triomphante de celui que l'ordalie de la force a consacré. Bismarck, toujours selon Bergson, n'aurait même pas consenti à dire que »la force prime le droit«, car cette épaisse caboche prussienne, chef d'»une nation de proie«³¹, est trop brute, trop primitive pour distinguer la force du droit.

L'accusation de barbarie est étayée par les mentions que fait Bergson des atrocités allemandes. Dans une accablante énumération, Bergson accuse l'Allemagne d'avoir bafoué, pêle-mêle, »droits des individus et droits des peuples, liberté, justice, sincérité, loyauté, humanité, pitié«. Inaccessible à la pitié, en effet, l'Allemagne s'est rendue coupable de crimes de guerre, »crimes méthodiquement commis«: »incendie, pillage, destruction de monuments³², massacre de femmes et d'enfants, violation de toutes les lois de la guerre«³³. Bergson accrédite ici publiquement les rumeurs insistantes qui courent depuis août 1914 sur les crimes de guerre allemands. Toute une campagne de presse, ainsi qu'une abondante iconographie, relayent ces rumeurs qui, pendant la guerre, ont été acceptées comme des faits avant d'être répudiées, par le pacifisme d'après-guerre, comme l'exemple même d'une xénophobie catalysée par un efficace bourrage de crâne. Là encore, Bergson se fait simplement le relais et le portavoix de l'air du temps: qu'elles fussent fausses ou qu'elles continssent des éléments de vérité, ces rumeurs furent reçues avec émotion par la population française. Bergson ne prend pas la peine de démêler le vrai du faux: il participe à l'émotion générale et exploite des bruits qui s'inscrivent trop bien dans sa lecture de la guerre et sont plus que bienvenus pour illustrer sa représentation de l'ennemi allemand.

Faire de la France la patrie de l'universel face à la méphitique obscurité du particularisme n'a rien d'inédit. Quand Bergson écrit que »la cause de la France est celle de l'humanité même«, il est fidèle à la grande biographie nationale dans laquelle les Français, et notamment la III^e République, se complaisent: un Français, par la vertu de la transsubstantiation révolutionnaire, ne peut jamais être égoïste, car où qu'il combatte, il peut être certain qu'il se bat non seulement pour l'homme français, mais aussi pour l'homme en soi, pour l'Humanité. Dans le contexte d'une autre guerre, et dans un discours de 1941, le général De Gaulle écrira qu'il existe un »pacte vingt fois séculaire entre la France et la liberté du monde«³⁴, une conviction préparée par les révolutionnaires, par Michelet et par l'enseignement de la III^e République, qui faisait

30 Henri Bergson, Discours devant l'Académie des sciences morales et politiques, séance publique annuelle, 12 décembre 1914, dans: *Mélanges* (voir n. 12), p. 1112.

31 *Ibid.*, p. 1113.

32 Dans une lettre à P. Imbart de la Tour, en date du 2 décembre 1918, Bergson rappelle son émotion et son indignation devant l'incendie de la bibliothèque de Louvain, le 26 août 1914. Cet incendie »exprimait la rage de l'Allemand devant la résistance d'une pure idée«: »il y eut un moment de stupeur dans le monde civilisé«, ce »grand attentat contre la pensée provoqua une éclatante manifestation de solidarité entre hommes qui pensent«, dans: *Mélanges* (voir n. 12), p. 1309.

33 Henri Bergson, discours devant l'Académie des sciences morales et politiques, séance publique annuelle, 12 décembre 1914.

34 Charles DE GAULLE, discours du 1^{er} mars 1941, dans: *Discours et messages*, Tome I, p. 73.

passer non seulement les guerres de la France, mais aussi la colonisation, pour les œuvres généreuses d'une nation dont le désintéressement touchait au sublime. Les guerres de la France ne sont jamais particulières: la grâce de l'universel touche chacun de ses actes, renvoyant les initiatives de ses ennemis dans les abîmes d'un égoïsme ombrageux. Comme l'écrit Ernest Lavisse, dans son «Cours moyen» de 1912:

»En défendant la France, nous défendons la terre où nous sommes nés, la plus belle et la plus généreuse terre du monde. En défendant la France, nous nous conduisons comme de bons fils. Nous remplissons un devoir envers nos pères, qui se sont donné tant de peine depuis des siècles pour créer notre patrie. En défendant la France, nous travaillons pour tous les hommes de tous les pays, car la France, depuis la Révolution, a répandu dans le monde les idées de justice et d'humanité. La France est la plus juste, la plus libre, la plus humaine des patries«.

Fidèle, on le voit, à une tradition attestée, Bergson n'en force pas moins l'argumentation. Dans sa volonté de faire apparaître l'Allemagne comme le négateur universel du droit, il malmène considérablement l'histoire. Dans un autre de ses discours de guerre, prononcé le 12 décembre 1914 devant l'Académie des sciences morales et politiques, Bergson affirme que la guerre a, grâce aux premières conventions de Genève et de La Haye, progressé vers une conflictualité normée, régulée³⁵, mais que la Prusse s'est montrée rétive à cette codification: »Déjà, toutefois, l'armée prussienne s'accommodait mal de cette loi, organisée comme elle l'était pour la conquête«³⁶. Bergson, qui fait remonter son analyse aux débuts de la construction de l'État prussien, se garde bien de rappeler l'attitude des armées françaises dans le Palatinat, une région détruite avec une violence qui avait révolté les Lumières naissantes en 1688. Cet événement, puis les guerres de la Révolution et de l'Empire, avaient été la source de l'animosité franco-allemande. Par ailleurs, en présentant l'Allemagne comme la patrie du fait contre le droit, il fait bon ménage de Kant et de la tradition juridique du *Rechtsstaat* allemand. Pourtant, et comme tous les intellectuels mobilisés dans l'effort de guerre français, Bergson ne se départit pas de sa prétention à faire œuvre de science. De même que les historiens positivistes français, ceux-là même qui, depuis 1871, tout en chantant la funèbre mélodie des provinces perdues et voulant former des citoyens-soldats, prétendent écrire en toute objectivité l'histoire du pangermanisme, de la marche à la guerre – les deux se confondant! – et des premières années de combat, Bergson, dans son fameux discours du 8 août 1914, affirme satisfaire à un »devoir scientifique« en dénonçant l'Allemagne et son attitude, car l'Académie des sciences morales et politiques, qui est vouée à l'étude de l'humain et à la promotion du progrès, ne peut rester muette face à ce qui, en toute objectivité, constitue »une régression à l'état sauvage«, un brusque recul dans un procès de civilisation dont l'Occident s'enorgueillit à juste titre.

35 Henri BERGSON, Discours devant l'Académie des sciences morales et politiques, discours cité, dans: *Mélanges* (voir n. 12), p. 1114.

36 Ibid.

Communément considérée comme la patrie du *Geist*, cette spiritualité substantielle et profonde, opposée à la futilité de l'*esprit* français³⁷, l'Allemagne se voit dénier par Bergson toute prétention à l'intellectualité. À l'instar de ses contemporains qui se gaussent de la pesante *Kultur* germanique, affublée de ce »K« disgracieux qui signe son irréductible particularisme teuton et lui interdit toute prétention à l'universalité, Bergson parle de »la ›culture‹ allemande«³⁸, comme si les guillemets s'imposaient pour ce curieux oxymore ou, au mieux, cet abus sémantique. Purement prédatrice et parasitaire, l'Allemagne n'a jamais eu d'idées que celles qu'elle a empruntées à l'extérieur. Son *Aufklärung* avait consacré le pacifisme et le droit, mais »ces nobles idées« n'étaient pas siennes: elles »lui venaient, pour la plus grande part, de la France du XVIII^e siècle et de la Révolution«. Jamais créatrice, l'Allemagne est toujours débitrice. Comment pourrait-il en être autrement, puisque, comme il l'écrit dans un texte de propagande de 1915, seul »l'esprit français ne fait qu'un avec l'esprit philosophique«³⁹. Dans ce texte, intitulé »La philosophie française«, il n'est certes question que de la philosophie française, mais ce qui en est dit exclut et disqualifie tout autre pays: seule la pensée française est originale et fertile. Seul le génie français, *Proles sine matre creata*⁴⁰, mérite ce nom, tant il semble issu d'une génération spontanée, féconde et universellement fécondante: issu de lui-même, et de lui-même seul, il semble appelé à donner naissance à tout. À chaque fois que quelques rares allemands sont nommés, c'est pour souligner leur dette à l'égard de la France et marquer leurs insuffisances: Leibniz, certes, mais il écrit en français, et participe donc plus du génie de la France que de celui de l'Allemagne. Kant, à la rigueur, mais il fut avant tout le fils des Lumières et de la Révolution françaises. Aux yeux de Bergson, l'introduction de Kant en France par Victor Cousin prend d'ailleurs l'aspect d'une véritable création.

Rien ne nous est épargné dans ce texte, qui récite la longue litanie des grands inconnus, trop injustement méconnus, des XVIII^e et XIX^e siècles français: que pèsent Kant et Hegel face à aux immortels Gratry et Ollé-Laprune, quelle importance peuvent revêtir Leibniz et Fichte face aux immenses Maurice Blondel et Laberthonnière?⁴¹ Encore Bergson précise-t-il avoir »dû laisser de côté un grand nombre de penseurs et ne considérer que les plus importants d'entre eux«⁴²: grâce lui en soient rendues.

La France, sans nul doute, »a été la grande initiatrice«⁴³, et, pour ce qui est des autres pays, »bien souvent les matériaux, les idées, la méthode étaient venus de France, peut-être sans que l'on gardât la mémoire de leur authentique origine«⁴⁴ – Bergson penserait-il ici à Schopenhauer, gratifié de la portion congrue d'une seule mention?

37 Cf. Gérard RAULEET, *Esprit – Geist*, dans: Jacques LEENHARDT, Robert PICTH (dir.), *Au jardin des malentendus. Le commerce franco-allemand des idées*, Arles 1997, p. 184–201.

38 Henri BERGSON, *Discours du 4 novembre 1914, La force qui s'use et celle qui ne s'use pas*, publié dans le *Bulletin des armées de la République*, n° 42, 4 novembre 1914, dans: *Mélanges* (voir n. 12), p. 1105–1106.

39 Id., *La philosophie française*, dans: *La science française – Exposition universelle et internationale de San Francisco, Paris 1915*, tome I, p. 15–37, dans: *Mélanges* (voir n. 12), p. 1189.

40 Ibid., p. 1159, à propos de Descartes.

41 Ibid., p. 1176.

42 Ibid., p. 1165.

43 Ibid., p. 1157.

44 Ibid.

Il ressort de ce texte que rien n'échappe au génie français: ainsi Darwin a-t-il usurpé la gloire de Lamarck, qui »est le véritable créateur de l'évolutionnisme biologique«. Autant, donc, pour les alliés britanniques, même si, ne nous méprenons pas, »la gloire de Darwin n'en est pas diminuée«⁴⁵, le Britannique ayant tout de même eu pour notable mérite de découvrir »le rôle de la concurrence et de la sélection«⁴⁶.

Après que Descartes, au XVII^e siècle, a »apporté le plan d'explication de la nature inorganique«⁴⁷ les français du XVIII^e siècle ont fourni »à la science et à la philosophie [...] le grand principe d'explication du monde organisé«⁴⁸. Lamarck, certes, mais aussi les inoubliables Barthez, Bordeu et Bonnet, dont une note précise que, bien qu'il fût né à Genève, il »appartenait à une famille française«. Gageons que cela compense la perte de Rousseau. La seule contribution de l'Allemagne à l'immense travail de la pensée française, c'est-à-dire de la pensée en soi, semble être cette idée qu'eut Renan, »sous l'inspiration de la pensée allemande«⁴⁹ de s'intéresser quelque peu à la philologie.

Quant à Kant, ce nain philosophique, il fait pâle figure à côté de Maine de Biran, surnommé, bien »à tort«, le »Kant français«⁵⁰, mais aussi, et peut-être surtout, face à l'immense Lachelier. Maine de Biran a prouvé, il faut en croire Bergson, que »l'esprit humain était capable [...] d'atteindre l'absolu«, une »vue géniale dont il a tiré les conséquences sans s'amuser à des jeux dialectiques, sans bâtir un système«⁵¹ comme ce petit drôle de métaphysicien prussien, futile königsbergeois qui a amusé la galerie avec la trilogie de ses »Critiques« et la table de ses catégories. Quant à Lachelier, dont la thèse sur »Le fondement de l'induction« »porte«, en toute simplicité, »la marque de la perfection«: il »dépasse en réalité l'idéalisme de Kant« dont il avait l'excessive modestie de se réclamer⁵².

Doté de toutes les qualités de clarté, de finesse et de générosité, l'esprit français est un »esprit souple et vivant, qui n'a rien de mécanique ou d'artificiel«⁵³, ruade transparente contre les cousins germains.

C'est là, sans doute, le point décisif, et l'apport personnel de Bergson à un corpus de stéréotypes chauvinistes rebatus: ennemie de l'esprit de système⁵⁴, la pensée française est »amie de l'universel, mais sous la forme de l'idée libre et souple, qui sait se maintenir en activité de perpétuelle réadaptation«⁵⁵. Elle est donc une vivante pensée de la vie, tandis que le système cher aux lourds esprits prussiens fige, rigidifie, mutile sur son lit de Procuste la plastique et évolutive forme des idées. La pensée française est une évolution créatrice: elle seule peut épouser le devenir et sa fécondité toujours renouvelée.

45 Ibid., p. 1162.

46 Ibid., p. 1163.

47 Ibid.

48 Ibid.

49 Ibid., p. 1169.

50 Ibid., p. 1171.

51 Ibid.

52 Ibid., p. 1173.

53 Ibid., p. 1188.

54 Ibid., p. 1187.

55 Ibid., p. 1186.

L'Allemagne n'a rien à voir avec l'esprit. Pure prédatrice, elle prélève ce qui l'alimente et dépend toujours de l'extérieur, contrairement à la vie, qui crée et se génère elle-même, se renouvelant *sponte sua*. L'Allemagne n'est pas un organisme vivant, mais une machine à alimenter en matières premières comme en comburants.

En deux paragraphes d'une trentaine de lignes au total, Bergson martèle, dans son discours du 12 décembre 1914, le champ lexical de la mécanique, à la limite de l'inconvenance stylistique. »Machine«, »machinal«, »mécanique«, mécaniquement reviennent dix fois, flanqués de »raide«, »artificiel«, »automatique«, cinq fois⁵⁶. L'Allemagne se situe donc en marge ou au rebours de toute évolution et de toute création.

Bien éloignée de la »spiritualisation de la matière«⁵⁷ qui constitue le progrès de la civilisation, on observe en Allemagne une matérialisation, ou plutôt une »mécanisation de l'esprit«⁵⁸, où l'homme se trouve transformé en matière et en machine: l'industrialisation de la Ruhr, avec ses mines, ses hauts fourneaux et ses forges à locomotives et à canons pèse en 1914 déjà lourd dans le cliché auquel se trouve réduite l'Allemagne

L'homme allemand, qui a tant chéri la machine s'en retrouve la victime: celle-ci en vient à imposer à l'Allemand ses caractères, et non le contraire. Après Faust, qui a vendu son âme au démon militariste, c'est le mythe de Frankenstein (1817), présent également dans le second »Faust«, qui est sollicité pour décrire une nation victime de ses créations.

Bergson décrit l'Allemagne comme un véritable tonneau des danaïdes, machine formidable, terrifiante, qui ne cesse de réclamer »nitrates«, »essence«, et »pain«⁵⁹ et signe ainsi son irrémédiable faiblesse. Elle est une force qui s'use. À l'opposé, la force des soldats français ne s'use pas. La France n'est pas une matière soumise à l'usure du temps, elle est un corps vivant animé d'une âme: »D'un côté le mécanisme, la chose toute faite, qui ne se répare pas elle-même; de l'autre, la vie, puissance de création qui se fait et se refait à chaque instant. D'un côté ce qui s'use, et de l'autre ce qui ne s'use pas«⁶⁰.

La France est mue par »un idéal de justice et de liberté. Le temps est sans prise sur nous«, alors que l'Allemagne n'a ni idée, ni idéal. L'Allemagne n'a que des principes étroits, les maximes d'un égoïsme meurtrier: son »culte de la force brutale«, son »orgueil«, son »adoration d'elle-même« l'isolent de tous et de tout. L'Allemagne ne peut compter sur aucun allié, car elle est la patrie du particularisme le plus borné: sa cause, qui vise à renforcer la germanité »n'intéresse et n'intéressera jamais que ce qui est allemand«, alors que la France est, comme toujours, la philanthrope gardienne de l'universel: »Sa cause est celle de l'humanité même«. Elle peut donc compter sur »la sympathie de plus en plus agissante du monde civilisé«⁶¹, face à un empire continental isolé, qui ne tient que sur des réserves matérielles promises à une fin certaine. Dans

56 Ibid., p. 1108–1109.

57 Henri BERGSON, Discours du 4 novembre 1914, »La force qui s'use et celle qui ne s'use pas«, discours cité, dans: Mélanges (voir n. 12), p. 1115.

58 Ibid., p. 1115.

59 Ibid., p. 1116.

60 Ibid.

61 Ibid.

une guerre qui, contrairement à ce qui était annoncé, semble se figer et devoir durer plus longtemps que prévu, cela est bon à entendre.

S'il est un esprit qui anime l'Allemagne, il ne peut, dans le pays de Faust, être que de nature diabolique. Très rapidement, dès 1914, Bergson investit le registre religieux et se complaît dans une certaine métaphysique du mal: la lutte de la civilisation contre la barbarie est aussi celle du bien contre le mal. Le mal, c'est l'esprit prussien, qui a mécanisé et militarisé l'Allemagne, c'est Bismarck, véritable figure satanique, un »génie du mal [...] sans scrupule, sans foi, sans pitié, sans âme«⁶².

Bergson recourt à la prosopopée pour dévoiler ce que ce demiurge maléfique de la nouvelle Allemagne s'est un jour promis: »Je ferai passer sur eux un même souffle de haine«. Il offre ainsi à la matière allemande l'exact opposé du souffle divin qui, jadis, dans la Genèse, est venu animer la matière du vivant. Le religieux rejoint l'eschatologie nationale. Bergson note en 1918: »Il fallait ensuite que l'unification du reste de l'Allemagne se fit par la haine, que les États confédérés fussent liés les uns aux autres par la complicité du crime«⁶³.

En unifiant les États allemands sur un principe purement négatif, Bismarck réalise également l'inverse de ce que fit la France entre 1789 et 1791: une union positive, un acte de volonté qui lierait organiquement les provinces françaises et rayonnerait à l'extérieur les Lumières et la bonté.

Pour l'homme de culture qu'est Bergson, l'analogie entre l'Allemagne et Faust est trop tentante: Bismarck est le Méphistophélès qui a proposé la domination du monde au Faust allemand, et »le pacte fut conclu«⁶⁴. Bismarck »voulut que le peuple allemand se crût en danger permanent de guerre«⁶⁵: il a donc annexé l'Alsace et la Moselle pour que toute réconciliation fût impossible avec la France et que l'Allemagne ne soit plus qu'une gigantesque caserne et forge à canons⁶⁶. Pour Bergson, tout part de la machination d'Ems, qu'il décrit par le menu et qu'il présente comme le chef d'œuvre machiavélique d'une âme à la malignité méphistophélique. En 1918, le philosophe interprète les événements de la période 1866–1918 comme faisant partie d'une même séquence historique, inaugurée par les sombres menées du chancelier allemand et bientôt achevée par une victoire de la France:

62 Ibid., p. 1109.

63 Henri BERGSON, Discours de réception à l'Académie française – Éloge de M. Émile Ollivier (1825–1913), son prédécesseur au fauteuil 7 de l'Académie française dans: *Mélanges* (voir n. 12), p. 1289.

64 Id., »La force qui s'use et celle qui ne s'use pas«, discours cité dans: *Mélanges* (voir n. 12), p. 1109.

65 Ibid., p. 1110.

66 Bergson développe encore cette idée en 1918, dans son hommage à Émile Ollivier, dont il occupe désormais le fauteuil après son élection à l'Académie française: Il fallait »que par cette violence initiale, constitutive de son essence, le nouvel empire fût contraint de s'armer de plus en plus formidablement, que sa puissance industrielle et sa puissance militaire, constamment intensifiées l'une par l'autre, devinssent une menace d'écrasement pour le monde civilisé tout entier. Bref, il fallait, après avoir battu l'Autriche, attaquer la France, lui prendre l'Alsace, peut-être aussi la Lorraine, et sur le plus impudent défi au droit, bâtir l'impérialisme allemand. Tel était le plan de Bismarck, conception diabolique d'un homme qui fut le génie du mal, et qui, façonnant l'âme allemande à son image, la voua au culte de la matière et de la force«, Discours de réception à l'Académie française, dans: *Mélanges* (voir n. 12), p. 1289–1290

»Cette guerre de 1870 est loin de se dessiner, à nos yeux, aujourd’hui, comme un événement complet. Suite naturelle de la guerre de 1866, elle se continue en celle de 1914. Toute l’histoire de l’Europe, depuis l’apparition de Bismarck, est le déroulement d’une seule grande phrase, à laquelle nos soldats vont mettre le point final. Nous en apercevons enfin la pleine signification. Vue de haut, elle se présente comme la suprême révolte du principe de la force contre celui du droit⁶⁷.

Dans ce même discours de janvier 1918, consacré à faire l’éloge du dernier Premier ministre de Napoléon III, Émile Ollivier, au fauteuil duquel Bergson vient d’être élu académicien, Bismarck est revêtu de tous les oripeaux du démon dans le plus pur style d’une imagerie sulpicienne célébrant le pieux martyrologe de quelque sainte déchirée par un terrifiant félicé. Dans une narration dramatique de l’épisode d’Ems, Bismarck est décrit comme un »fauve épiant tous les mouvements de sa proie«, jetant çà et là des »cri[s] de rage⁶⁸, »impétueusement traître« et »habitué [...] à puiser pour sa perfidie des ressources croissantes dans sa colère⁶⁹.

Le registre biblique se conjugue chez Bergson – quoi de surprenant chez un esprit à ce point nourri de culture classique – au mythologique: après Méphistophélès, voici Héphaïstos, dieu forgeron des enfers, qui sévit dans les »usines géantes« de l’Allemagne après la rencontre diabolique du militarisme prussien et de l’industrialisme rhénan. Dans les laboratoires d’outre-Rhin s’opère une perversion de »tout ce qu’avait pu inventer le génie désintéressé des voisins était aussitôt saisi, infléchi, converti en machine de guerre⁷⁰. Cohérent dans son schéma évolutionniste, qui situe l’Allemagne en retrait ou en rétraction du monde civilisé, Bergson ne pouvait pas opérer une critique radicale de la raison et des sciences, qui sont selon lui bonnes en soi, et dont le seul tort est d’avoir été dévoyées par la perverse Allemagne: »Oui, la barbarie [...] s’est renforcée elle-même en captant les forces de la civilisation⁷¹. Ce n’est donc qu’au prix d’un rapt et d’une perversion que les glorieux et bénéfiques acquis de la science sont mis au service du mal. Bergson concède cependant que, devant l’utilisation guerrière de la technique la plus avancée, le monde civilisé ne pourra pas, après la guerre, faire l’économie d’une profonde *Kulturkritik*, et devra se poser la question de ce que vaut la science physique sans science morale⁷², vieille question jadis posée par Rousseau et à laquelle l’Ecole de Francfort, mais aussi Heidegger, allaient donner une radicalité toute particulière dans les années 1930.

Au fond, la pensée allemande elle-même est pure mécanicité. De même que les opérations de la machine s’enchaînent impitoyablement, la simple et brutale consé-

67 Henri BERGSON, Discours de réception à l’Académie française, discours cité, dans: *Mélanges* (voir n. 12), p. 1288.

68 Id., Discours de réception à l’Académie française, discours cité, dans: *Mélanges* (voir n. 12), p. 1292.

69 Ibid., p. 1293.

70 Henri BERGSON, »La force qui s’use et celle qui ne s’use pas, discours cité, dans: *Mélanges* (voir n. 12), p. 1114.

71 Ibid., p. 1114.

72 Henri BERGSON, Discours du 16 janvier 1915 devant l’Académie des sciences morales et politiques, in dans: *Mélanges* (voir n. 12), p. 1132.

cution des idées propre à des Allemands dépourvus de cet «esprit de finesse» si français, est une redoutable concaténation logique sans frein ni terme. Comme une machine, l'intelligence allemande est entraînée vers un emballement, dont Bergson développe une analytique⁷³ qui préfigure Jünger et Heidegger. Après Satan, le Sabbat: Bergson compare la machine allemande qui s'emballé dans une militarisation cumulative à la sorcière du conte, noyée dans son antre par un balai potopore qu'elle ne parvenait plus à arrêter.

Aveuglée par l'*hybris* et égarée dans l'adoration de soi-même, la pensée allemande pousse les déductions systématiques comme l'accélération d'un moteur. Ce «qu'on trouvera au bout de la théorie»⁷⁴, prévient Bergson, c'est le massacre universel, le carnage d'une guerre qui vise à éradiquer l'altérité et à asseoir la domination de l'Allemagne, «au-dessus de tout», sur un peuple d'esclaves.

»Deutschland, Deutschland über alles«: tout est, en Allemagne, mis au service du projet »pangermaniste« de domination universelle. Sa philosophie tant vantée »fut simplement la transposition intellectuelle de sa brutalité, de ses appétits et de ses vices«⁷⁵, expression, donc, de son idiosyncrasie foncièrement dominatrice et belliqueuse. De manière surprenante, Bergson introduit un peu de nuance dans son propos et concède que l'Allemagne n'a pas accouché seule de l'idée d'une race supérieure et élue. Là encore, et comme toujours, elle a fait des emprunts... à la France: »Le jour où elle voulut se prouver à elle-même qu'il y a des races prédestinées, elle vint prendre chez nous, pour le hisser à la célébrité, un écrivain que nous n'avions pas lu, Gobineau«⁷⁶. Une concession, certes, mais en forme de disculpation, car, par la voix de Bergson, la France répudie Gobineau: généreuse patrie de l'universel, elle ne peut être l'inspiratrice de cette *hybris* particulariste, et personne, en France, n'a lu Gobineau, ni, sans doute Vacher de Lapouge et tant d'autres. Voire.

Le registre religieux est repris et approfondi lorsqu'en 1917 Bergson est mandaté par le gouvernement français pour promouvoir la bonne parole de l'alliance et de l'intervention militaire aux États-Unis. Son propos se fait alors même plus précisément sotériologique: Bergson sait pouvoir toucher de la sorte son auditoire américain. L'antithèse mainte fois soulignée entre l'esprit français et la matière allemande l'y conduit d'ailleurs, par une logique de quasi transitivité sémantique. La matière est, depuis les débuts du christianisme, le royaume de Satan, Prince de ce monde. Nous savons que, depuis 1911 au moins, Bergson a entamé un cheminement qui le conduira à la conversion au christianisme, qu'il lit les mystiques et Mme. Guyon. Bergson participe donc au mouvement général de sacralisation de la guerre, bien étudié par Annette Becker⁷⁷, quand il décrit la France en des termes christiques. La France s'est »offerte en sacrifice pour la libération du monde«, estime-t-il, s'attirant, »avec je ne sais quel parfum d'encens, la reconnaissance pieuse d'un grand peuple«⁷⁸, le peuple américain.

73 Cf. *ibid.*, p. 1111.

74 *Ibid.*, p. 1113.

75 *Ibid.*

76 *Ibid.*

77 Annette BECKER, *La guerre et la foi. De la mort à la mémoire, 1914-1930*, Paris 1994.

78 Henri BERGSON, Préface à l'ouvrage René VIVIANI, *La mission française en Amérique*, 24 avril-13 mai 1917, Paris, Flammarion, 1917, dans: *Mélanges* (voir n. 12), p. 1250.

Ce faisant, la France a opéré une «délivrance», réitérant le miracle du Christ ressuscitant Lazare: »La mort était vaincue; l'humanité avait été sauvée«⁷⁹, écrit Bergson à propos de la résistance française à l'assaut allemand⁸⁰.

L'Union sacrée, traduite en termes chrétiens et mystiques, devient l'agapè des temps nouveaux, car, écrit Bergson, »tous étaient redevenus frères«⁸¹. Cette fraternité retrouvée vient refondre l'unité française, un temps fissurée par »de petites préoccupations, de petites agitations et de petites querelles«⁸², menues brouilles comme l'affaire Dreyfus, le boulangisme ou la division de deux France (Waldeck-Rousseau) affrontées autour de questions secondaires comme la nature du régime et la séparation des Églises et de l'État: »La France s'est rejointe elle-même. Elle se dessine à présent avec la netteté de contour que revêt une forme vivante quand elle coïncide avec son idéal«⁸³, idéal dont l'Allemagne, simple machine en voie d'obsolescence, est dépourvue.

Cette union mystique du corps français réuni autour de l'idée qui le constitue est célébrée jusqu'à l'aveuglement par Bergson. Dans le contexte de ses missions de 1917, et soucieux de ne pas donner matière à douter aux Américains, Bergson déclare, le 12 mars 1917, dans une conférence publique prononcée à New York que cette guerre est »a really holy war«: »If you went to France you would see that no one boasts and no one complains. A calm, quiet, silent resolution prevails among the French people; it is a kind of fervor, as if you were in a cathedral. Everyone, every French man, woman and child is intent on one thought, one task, and all have consented to any sacrifice«. Dans la grande cathédrale du territoire, référence implicite au martyr de Reims bombardée, le peuple français, corps mystique et souffrant, communique avec un fervor sans faille dans le culte de la patrie, de l'humanité et du droit. Un mois plus tard, l'échec de l'offensive du Chemin des Dames provoque les importantes mutineries qui commencent à partir du 16 avril 1917⁸⁴, et qui revêtent ces propos d'une curieuse ironie. Bergson, l'homme qui rit dans les cathédrales, dépêché en mission officielle pour approcher Wilson, savait, comme l'état-major, comme le gouvernement, que l'armée française était proche d'un point de rupture psychologique et matérielle, et que l'arrière n'allait guère mieux que le front: on est, au printemps 1917, bien loin de la »calm, quiet, silent resolution« vantée par le philosophe-diplomate: il est d'autant plus urgent de mentir pour hâter l'intervention américaine.

À quelque chose malheur est bon: ces souffrances, les souffrances de la France, signent la rédemption de l'humanité. La patrie marche »vers le juste et le vrai, toujours pour l'humanité aussi bien que pour la France«. La guerre est donc représentée en des termes eschatologiques, comme la lutte finale entre le Christ et la Bête, ou le

79 Ibid., p. 1116.

80 Le vocabulaire est ici à ce point incantatoire et enthousiaste que l'on peine à saisir de quoi parle Bergson: le terme de »délivrance« semble un peu prématuré pour un 12 décembre 1914. Il proclamait déjà avec certitude, dès le 4 novembre 1914, et dans l'illusion partagée d'une guerre courte, d'un Noël de paix: »L'Allemagne succombera«.

81 Ibid., p. 1116.

82 Ibid., p. 1129.

83 Ibid., p. 1129.

84 Sur ce sujet, cf. Nicolas OFFENSTADT, *Les fusillés de la Grande Guerre et la mémoire collective*, Paris 1999; Guy PEDRONCINI, *Les mutineries de 1917*, Paris 1999.

combat de Saint Georges contre le dragon, thème emprunté à la « Légende dorée » qui fit florès, en Allemagne⁸⁵ comme en France, entre 1914 et 1918.

Bergson n'hésite en effet pas à solliciter le tématologique quand, en 1917, il décrit dans l'Allemagne « quelque chose de monstrueux. Le monstre émettait des miasmes délétères dont toute notre civilisation était à demi empoisonnée. Tenons bon jusqu'à ce que ce monstre soit étouffé: ce sera la fin des miasmes qui nous ont empoisonnés et, pour l'humanité tout entière, la faculté de respirer. Ce sera une véritable libération »⁸⁶. Quand l'ennemi est présenté comme la bête incarnée, on verse dans un imaginaire de croisade, et Bergson parle sans ambages, mais en anglais, de « holy war », une « guerre sainte » du droit contre la force, de l'esprit contre la matière, de la civilisation contre la barbarie.

Là encore, la phraséologie chrétienne de Bergson n'a rien d'original. Albert Sarraut achevait par une péroraison chiliaste un discours déjà cité plus haut par ces mots: la France viendra « à l'aurore des temps modernes, régénérer le vaste univers en apportant aux multitudes opprimées, dans le Verbe de la Déclaration des Droits de l'Homme, la magnifique espérance de l'Évangile du droit nouveau ».

Ce messianisme nationaliste et guerrier véhicule l'idée que l'issue ne peut être autre que le triomphe du bien. La France qui combat « pour le salut de la patrie et de l'humanité »⁸⁷, accomplira sa vocation salvifique pour autrui comme pour elle-même. De la victoire contre « les puissances du mal »⁸⁸ sortira une « France victorieuse, rajeunie, revivifiée »⁸⁹. Ces propos du printemps 1915, qui réinvestissent le thème du rajeunissement et de la reverdie du corps national par le grand sport de la guerre, participent pleinement de cette mystique de la guerre joyeuse et régénératrice⁹⁰ qui, après neuf mois de conflit, commencent pourtant à n'être plus tout à fait de saison. S'il s'était trouvé des intellectuels et des poètes pour appeler à la régénération d'une Europe sénescence et assoupie par l'activité et l'énergie guerrières, tous prévoyaient une guerre courte et avaient prestement ravalé leur ode au grand sport viril une fois leur enthousiasme rafraîchi par l'automne et leur rhétorique prise dans la boue des tranchées.

L'évangile du droit nouveau et la régénération de l'Europe semblent être la tâche du nouveau monde. Chargé par le gouvernement français, en raison de sa maîtrise de l'Anglais, de sa connaissance des États-Unis, où, professeur invité à l'université Columbia, il avait enseigné en 1913, et de sa notoriété internationale, d'aller convaincre Wilson d'intervenir, et d'intervenir vite, Bergson a investi dans la nation américaine et dans son Président une espérance eschatologique à laquelle l'un comme l'autre se prêtaient. Fils de pasteur, le Président Wilson sera décrit, par un John

85 Le thème religieux de Saint George se conjugait en Allemagne admirablement avec celui, littéraire et mythologique, de Siegfried, héros foudroyeur de dragons des « Nibelungen ».

86 Henri BERGSON, préface à l'ouvrage de René Viviani, dans: *Mélanges* (voir n. 12), p. 1268.

87 *Id.*, Conférence sur « La guerre et la littérature de demain », Alliance d'hygiène sociale, 23 avril 1915, dans: *Mélanges* (voir n. 12), p. 1154.

88 *Ibid.*, p. 1154.

89 *Ibid.*, p. 1155.

90 Dans une lettre à Chevalier datée du 14 mars 1915, où Bergson confie que « la guerre [...] []] préoccupe continuellement », il ajoute qu'il en attend, « avec le rajeunissement et l'agrandissement de la France, la régénération morale de l'Europe ».

Maynard Keynes d'ailleurs consterné⁹¹, sous les traits d'un prophète fulminant l'absolu sans se soucier le moins du monde des contingences liées à la complexité d'une géopolitique européenne qu'il maîtrisait mal. De fait, le kantien de Princeton avait des vues généreuses et élevées sur la carte de l'Europe, les affaires du monde et la diplomatie internationale après la guerre. Enthousiaste, Bergson répète et écrit que la décision militaire, qui se fait attendre, et le salut de l'humanité, de la civilisation et du droit, se feront grâce à la synergie de la France et des États-Unis, ces deux nations qui se ressemblent tant. Dans son discours du 12 mars 1917, tenu en anglais à New York, Bergson décrit une sorte d'harmonie préétablie entre la France et les États-Unis d'Amérique, unis depuis leurs concomitantes révolutions par une tradition jamais démentie d'amitié et de solidarité. L'idéalisme est la marque de l'Amérique comme il est, en Europe, le trait distinctif de la France: »In this country only, for the first time in the history of the world, a nation was consciously and voluntarily built upon an idea, an idea of justice and liberty. And the two great wars you had to fight were fought for an idea«, l'idée de justice. Or, »idealism has always been the very soul of France. Idealism is the source from which is derived almost everything that takes place in the French mind and in the French heart«. Une telle sympathie des âmes rendait l'alliance nécessaire, à tel point que l'on se surprend à se demander pourquoi les États-Unis ont tant tardé à entrer en guerre:

»L'Amérique, terre de l'idéalisme, n'a jamais combattu que pour des principes. Pas plus que la France d'aujourd'hui, la France de la Révolution ou celle de Charles Martel ne travaillait pour elle seule: les soldats de la Marne et de Verdun sont les fils des soldats de Valmy, et les petits-fils des soldats qui, à Poitiers, arrêterent l'avalanche des barbares. Devant le danger mortel qui menace la civilisation, la France et l'Amérique devaient nécessairement se dresser ensemble contre l'ennemi du genre humain. Elles défendraient, certes, leur indépendance, mais aussi l'indépendance des autres peuples. Là est la grandeur de la lutte actuelle: elle aboutira, par l'écrasement des puissances d'oppression et de haine, à la libération de l'humanité«⁹².

Plus qu'une constante de l'histoire américaine, l'idéalisme est l'essence même de l'âme américaine, puisque, comme beaucoup, Bergson opère une substantialisation et une personnification des nations, dotées d'une âme ou, dans le cas de l'Allemagne, d'une idiosyncrasie. Rappelant l'épopée des *Pilgrim fathers* du *Mayflower* et de l'*Arbella*, Bergson rédige cet hommage pour la fête nationale des nouveaux alliés, le 4 juillet 1917:

91 Cf. John Maynard KEYNES, Les conséquences économiques de la paix, Paris 2002, p. 51-52: »Le Président n'avait rien conçu du tout; quand on voulut les mettre en pratique, ses idées apparurent vagues et incomplètes. Il n'avait aucun plan, aucun projet précis, aucune idée constructive capable d'insuffler la vie aux commandements qu'il avait fulminés du haut de la Maison Blanche. Il aurait pu faire un sermon sur chacun d'eux, ou adresser une prière très digne au Tout-Puissant en faveur de leur accomplissement; mais il ne pouvait pas concevoir leur application concrète en tenant compte des réalités européennes«.

92 ID., préface à l'ouvrage de René Viviani, dans: Mélanges (voir n. 12), p. 1252.

»Saluons ceux dont les ancêtres détachés de tout intérêt matériel, s'en allèrent jadis, dans un monde nouveau, bâtir une nationalité nouvelle sur l'idée de pure justice, et qui viennent aujourd'hui, avec le même désintéressement, offrir tout ce qu'ils ont à l'Europe pour assurer le triomphe du droit«⁹³. À l'antithèse entre la France et l'Allemagne s'ajoute, au plus grand flétrissement de la seconde, une opposition terme à terme entre l'Empire de Guillaume II et la démocratie de Wilson.

Pour que l'opposition soit nette, tranchée et pédagogique, les États-Unis doivent impérativement apparaître comme la patrie de l'idéalisme le plus pur, de la générosité la plus désintéressée, face à une Allemagne matérialiste et soucieuse d'asservir le monde entier. On voit ainsi Bergson se dépenser pour convaincre que, diantre non, les États-Unis n'ont rien d'un pays matérialiste: »Parce que les Américains ont eu à défricher un continent nouveau, à lutter pour la vie, on a cru qu'ils étaient des hommes intéressés, s'occupant avant tout des choses matérielles. Quelle erreur! Pour qui a vécu en Amérique, il n'y a pas de pays au monde où l'on ne tienne moins à l'argent«. Bergson poursuit, réfutant avec indignation et vigueur toute allégation calomnieuse sur l'intéressement supposé des Américains: »Quiconque a vécu en Amérique sait bien que ce sont les idées, les préoccupations morales, religieuses, qui tiennent la première place, là-bas [...]. C'est sur une pure idée, sur une pure pensée qu'a été bâtie la nationalité américaine«⁹⁴.

Promouvoir une telle image de l'Amérique tient de l'exploit, d'autant plus que Bergson doit installer une opposition Amérique/Allemagne à front renversé: non, l'Allemagne n'est pas la patrie de l'idéalisme romantique, de Goethe et de Schiller, mais celle des usines géantes et de la machinerie militaire. Non, l'Amérique n'est pas le pays de Ford, de Taylor et du capitalisme triomphant, mais celui de l'idéalisme le plus élevé et de William James, »one of the greatest philosophers of his time, and probably of all times«⁹⁵. Bergson ne barguigne pas, dans l'adhésion comme dans l'exécration.

On est, avec les Américains, aux antipodes d'une Allemagne qui rêvait de »la conquête du monde entier«⁹⁶ et de »la réduction des populations en esclavage«, »entreprise monstrueuse et barbare«⁹⁷, bien digne de la patrie de Bismarck. Si les Américains interviennent, c'est pour l'idée, celle du droit, celle de justice, comme ils l'ont toujours fait.

Sans doute en partie sincère, le portrait que Bergson dresse des États-Unis, et qui est d'autant plus mélioratif qu'il s'inscrit dans une constante et nécessaire dialectique avec le tableau péjoratif de l'Allemagne, ce portrait relève en partie de l'auto-conviction et ambition de convaincre les Américains eux-mêmes: Bergson espère que Wilson parviendra à transmuier l'utopie américaine en messianisme, ce que les États-Unis tardent passablement à faire: la France les attend, comme le Royaume-Uni les attendra en 1940 et 1941. Si la révolution américaine, puis la guerre de 1812 se sont

93 ID., article publié dans: *Le Petit parisien*, 4 juillet 1917, dans: *Mélanges* (voir n. 12), p. 1270.

94 ID., *L'amitié franco-américaine* – discours tenu lors de la dernière réunion du Comité France-Amérique, 21 juin 1917, dans: *Mélanges* (voir n. 12), p. 1262.

95 Ibid., p. 1244.

96 Henri BERGSON, dans: *Mélanges* (voir n. 12), p. 1260.

97 Ibid., p. 1261.

faites au nom de l'idée d'indépendance et des principes de la démocratie représentative contre la monarchie britannique, Bergson ne dit rien sur la guerre de 1898, sur les interventions américaines en Amérique centrale et dans les Caraïbes, sur la politique du *big stick* menée par Theodore Roosevelt, que son lointain cousin et successeur, Franklin Delano, tentera plus tard de conjurer par une diplomatie du *good neighbour*. En outre, si les Américains ont été les chevaliers blancs de l'idée, ils se sont bien gardé de croiser dans des eaux trop éloignées de leurs côtes et ont toujours cantonné leur activité militaire à leur propre hémisphère. L'utopie américaine a toujours été à usage interne: la *city upon a hill* a été bien assez préoccupée d'elle-même pour aller s'immiscer dans les affaires du monde. La saine maxime de l'isolationnisme américain, le chacun-chez-soi du Président Monroe, a été formulée en 1823 et, depuis lors, les États-Unis s'y conforment sans dévier. Pour intervenir en Europe et faire ainsi prévaloir sa volonté de réformer les relations internationales, Wilson doit lutter contre un puissant sentiment isolationniste qui, une fois la guerre terminée, fera échouer la ratification du traité de Versailles par le Congrès et l'adhésion des États-Unis à la SDN.

À la fin de la guerre, la germanophobie le cède, dans les propos publics de Bergson, à l'américanophilie. Même si celle-ci est indissociable de celle-là, elle confère à ses écrits et discours une teinte plus optimiste et positive, sans doute éclairée par la victoire récente. Dans un article de 1919 consacré à «L'amitié indestructible» entre la France et les États-Unis, Bergson répète que l'intervention américaine s'est faite «sans calcul, sans arrière-pensée, ni par intérêt, ni par crainte, simplement pour un principe, pour une idée, pour la mission que ce peuple se sentait appelé à remplir dans le monde»⁹⁸.

Dans le même article, Bergson rapporte avec tendresse et admiration cette parole d'un militaire américain qui confiait que les États-Unis ne retireraient rien de cette guerre, si ce n'est les dépouilles de ses fils tombés au champ d'honneur. Ces noces de sang ont scellé une indissoluble fraternité transatlantique, dans les domaines diplomatique, commercial, mais aussi intellectuel et universitaire. Dans son ultime article consacré à la guerre, Bergson se félicite que les universités américaines, un temps égarées sur le chemin de la lourde, technique et barbare érudition allemande⁹⁹, aient retrouvé le goût de l'éducation française et le chemin de la Sorbonne. Pour louer l'éducation française, Bergson trouve les accents de Périclès:

»À côté de notre conception de l'homme moderne, il y en avait une autre, simpliste, mécanique, brutale, dont on sentait bien qu'elle était moralement inférieure, mais dont on se demandait pourtant si elle ne fournirait pas, avec une

98 Henri BERGSON, «L'amitié indestructible, 2 mars 1919, La Vie universitaire, dans: Mélanges (voir n. 12), p. 1312.

99 «La philosophie, ce n'est pas chez nous qu'on l'a héritée de mots techniques, barbares, qui s'interposent entre elle et le public», article cité, p. 1314. On peut y lire des aménités semblables au sujet de la philologie allemande: «Nous [sommes] les héritiers des Grecs et les dépositaires de la tradition classique [...], nous nous entendons fort bien, nous aussi, à faire de l'érudition et de la critique verbale, mais [nous savons] en outre, faire goûter ce qu'il y a d'artistique dans ces œuvres d'art, que là est d'ailleurs le but et que, s'il est bien utile de râcler la pelure, le principal est de savourer le fruit», *ibid.*, p. 1314.

discipline intellectuelle plus raide, une armature sociale plus solide. Aujourd'hui, le monde est fixé: on sait quelle est celle des deux qui peut donner à un peuple une force de résistance morale indéfinie».

Ces lignes rappellent trop le Périclès de 431, cité par Thucydide, pour ne pas en avoir été directement inspirées. Réitérant l'oraison funèbre prononcée par le stratège athénien en 431 av. n. è., Bergson demeure, en 1919, fidèle à la lecture proposée dès août 1914. Il célèbre la victoire de l'esprit contre la matière, la victoire de la vie contre la machine, de la liberté contre l'oppression en faisant du couple franco-américain une nouvelle Athènes du droit et de la culture contre la Sparte germanique et sa brutalité de caserne. Il devait vivre assez longtemps pour connaître l'Aigos Potamos de la Débâcle, en 1940.